Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 24 (1879)

Heft: (10): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Guerre des Zoulous

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-335028

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GUERRE DES ZOULOUS

Nous empruntons à la *France*, journal de Paris, les intéressants renseignements ci-après sur l'affaire d'Ekowe. Ils lui viennent d'un Français de ses amis arrivé récemment à Paris, revenant de Natal, où il habite d'ordinaire, et où il est retourné huit jours plus tard.

Lorsque les Zoulous menacèrent pour la première fois la colonie anglaise, beaucoup d'Européens se présentèrent comme volontaires en attendant que des troupes régulières de renfort fussent arrivées. Ce ressortissant français fut du nombre. Avec la colonne Pearson, il quittait Capetown le 19 novembre 1878. Il ne se doutait pas alors qu'il allait passer jusqu'au 21 *avril* 1879 en pays zoulou ! Quoi qu'il en soit, voici le récit exact de son intéressante campagne :

Le colonel Pearson, avec 1600 hommes et une batterie d'artillerie, quittait Durban le 1er décembre, pour se diriger sur le Tugela, frontière du Zululand.

La colonne était longue. Les lourds chariots qui portaient nos bagages et nos munitions roulaient encore assez bien, traînés par leurs dix-huit bœufs, sur les routes à demi-frayées de la colonie, mais devaient nous donner singulièrement à faire, une fois en paysage sauvage. D'ordinaire, il suffit d'un homme, appelé le *génie*, pour marcher devant l'attelage et couper à coups de hache les broussailles gênantes. Mais dès que nous nous fûmes enfoncés davantage dans les terres, il fallut lui donner plusieurs aides. Encore les troupes devaient-elles s'arrêter souvent pour permettre aux voitures de les rejoindre.

Le 29 décembre, le colonel nous passait en revue sur les bords du Tugela. Depuis notre départ de Durban, nous n'avions rencontré que quelques cavaliers et une bande de Cafres misérables, émigrant devant les menaces d'incursion des Zoulous.

Dans les premiers jours de janvier, après avoir passé la rivière lentement sur de grandes barques, nous avons commencé à voir quelques-uns de ces redoutables ennemis, que les Anglais devaient bientôt regretter amèrement d'avoir considérés comme de vulgaires sauvages. Plusieurs espions furent saisis. C'étaient de beaux gars, bien découplés, moins noirs que je m'attendais à les trouver. Ils avaient voulu reconnaître exactement la force de la colonne, qui venait les attaquer chez eux.

Il faut croire que nous n'avions pu prendre tous ceux qui nous avaient observés, car nous étions attaqués quelques jours après (le 22 janvier), à neuf heures du matin, et le nombre de nos ennemis était assez exactement proportionné à nos propres forces.

Le combat dura deux heures vingt minutes. J'y ai pris part, et je déclare que je n'ai vraiment vu les Zoulous que lorsqu'ils ont battu en retraite. Jusque-là, tapis dans les broussailles épaisses qui couvraient le terrain devant nous, ils avaient tiraillé avec beaucoup d'adresse, nous tuant ou blessant une cinquantaine d'hommes, dont sept volontaires, tous Allemands.

Ils paraissaient être cinq ou six mille. Au moment où leur mouvement de recul se dessina, devant la justesse de notre tir et surtout de notre artillerie, je les vis courir en masse serrée pour gravir la côte qui nous faisait face.

Deux bataillons furent lancés en avant pour prendre leur place dans les broussailles qu'ils abandonnaient, et pour les poursuivre de leurs balles ; mais alors les Zoulous exécutèrent, avec une régularité qui nous frappa

tous d'amiration, un mouvement de volte-face immédiatement suivi d'une décharge générale, et, chaque fois que nous voulûmes nous rapprocher d'eux, ils se montrèrent prêts à nous recevoir avec la même résolution.

Ce combat leur avait coûté cinq cents hommes tués, dont nous trouvâmes les corps derrière tous les replis du terrain. Leurs armes avaient été emportées pour la plupart. Cependant, j'ai trouvé à terre, auprès d'un cadavre, un fusil portant sur sa platine la marque suivante : + *Marceaux à Paris.*

Auprès d'un autre Zoulou mort, mes camarades ont trouvé une carabine-revolver, d'un système autrichien.

Parmi les blessés, plusieurs, recueillis et soignés, nous donnèrent des indications sur les forces de Cettiwayo, qu'ils appelaient, et que nous appelons maintenant comme eux, *Ketchway*. A les entendre, le monarque noir compterait environ quatre-vingt mille soldats, dont cinquante mille au moins armés de fusils et abondamment pourvus de munitions.

Le 24 janvier, nous arrivions avec nos prisonniers, nos malades et notre convoi au complet, sur la position d'Ekowe, que les indigènes appellent *Ekaoué.*

Il n'y avait sur cette hauteur, assez raide et bien choisie comme lieu de refuge, que deux maisons en assez pauvre état, une chapelle protestante et quelques hangars. Pas la moindre trace de retranchement d'aucune sorte. Ekowe, qui devait bientôt devenir le théâtre de si furieux combats, n'était, en effet, il y a six mois, qu'une mission norvégienne tombant en ruines.

A peine arrivé, le colonel Pearson fit jeter bas les hangars, pour employer le bois dont ils étaient faits. Tout le monde se mit à creuser des tranchées, qui eurent uniformément, tout autour de la crête, deux mètres de large et trois mètres de profondeur. La terre, rejetée à l'intérieur de l'enclos, servit à faire une excellente banquette, coupée par deux grands *cavaliers*, couverts en gazonnement, dans lesquels on installa les munitions, quoiqu'il n'y eût pas à craindre d'obus. Les maisons servirent à l'état-major, aux malades et aux provisions. Les bœufs furent laissés en liberté dans l'enclos. Les hommes de troupe campèrent.

A peine étions-nous installés, à peine avait-on construit un pont-levis avec les débris d'un des chariots, à peine les pièces d'artillerie avaient-elles été mises en batterie sur l'épaulement que les Zoulous parurent.

Ils parurent tout de suite en nombre considérable, et quand ils virent que nos obus savaient aller les chercher partout où ils se concentraient à bonne porté, ils surent fort bien se mettre hors d'atteinte. D'ailleurs, on ne les voyait jamais que par surprise. Ils nous surveillaient attentivement. Les ordres les plus sévères étaient donnés aux patrouilles de ne pas s'éloigner au-delà d'une courte distance. Les hommes isolés étaient enlevés, tués, et l'on retrouvait ensuite leurs cadavres déchiquetés à coups d'assegaies, comme ceux des volontaires allemands tués à Ynnouziani, dont les visages, quand nous les avons retrouvés, étaient hachés avec fureur.

Vingt fois, les quinze ou vingt mille hommes qui nous cernaient tentèrent des surprises. Heureusement, ils ne surent pas attaquer avec ensemble par tous les côtés à la fois, et ils dépensèrent leurs forces sur un seul point, bien défendu ; heureusement aussi le colonel avait l'éveil, et dans chacune de leurs attaques ils perdirent beaucoup de monde.

Ils s'approchaient généralement du fort pendant la nuit, et même lorsqu'elle était claire, ils mettaient une incroyable habileté à dissimuler aux sentinelles les plus attentives l'éclair de leurs armes et le bruit de leur approche. Arrivés à bonne distance, ils se relevaient tous ensemble et

s'élançaient dans le fossé, pour escalader la contre-escarpe, en s'aidant les uns les autres.

Leur mépris de la mort est inouï. On les mitraillait à bout portant, sans que leur mouvement subît un temps d'arrêt.

Puis tout à coup, quand il devenait évident, pour un chef toujours invisible ou du moins méconnaissable, que nous étions sur nos gardes, la retraite s'opérait, régulière, menaçante, jamais affolée, — meurtrière encore.

Le jour venu, les Zoulous étaient redevenus invisibles, les blessés étaient enlevés; il ne restait devant nous, sur la terre que les morts dépouillés de leurs trois assegaies et de leur fusil, au profit des survivants.

Je fus plusieurs fois employé comme mes camarades à enterrer ces morts. J'avais remarqué que presque tous les Zoulous tués serraient entre leurs dents un morceau d'écorce d'arbre de la grosseur d'une forte noisette. Un des prisonniers que l'on employait dans le fort aux travaux de boulangerie m'expliqua un jour, grâce aux quelques mots cafres que je possède, cette bizarrerie.

Cettiwayo *(Ketchway)* a persuadué à ces sauvages qu'il y a sur leur terre un arbre sacré dont l'écorce est un talisman. Chaque fois que les Zoulous en trouvent un sur leur route, ils coupent un morceau de cette écorce précieuse qu'ils suspendent à leur cou pendant la marche en l'enfilant dans un bout de corde et qu'ils mettent dans leur bouche en marchant au combat.

Il est clair pour moi maintenant que le colonel Pearson devait avoir pour instruction d'opérer sa jonction avec une autre colonne anglaise dans les environs d'Ekowe, mais que la défaite de lord Chelmsford à Isandula (défaite que je n'ai apprise qu'au mois d'avril à Natal), nous avait laissé sur les bras la plus grande partie de l'armée zouloue, beaucoup plus forte qu'on ne s'y attendait.

Aussi le blocus s'est-il prolongé bien au delà des prévisions. A partir du milieu de février, il fallut commencer à rationner les troupes. Les bœufs des chariots, sacrifiés les premiers, maigrissaient à vue d'œil, à cause de l'insuffisance de la pâture. On ne pouvait les mener dans les hautes herbes qui tapissaient les flancs de la colline, car il aurait fallu un bataillon pour garder chacun d'eux pendant qu'il aurait mangé.

La farine se faisait rare dès la fin de février. La viande conservée, que l'on réservait pour la dernière extrémité, n'était pas très abondante.

Dès le 25 mars, nous ne touchions plus qu'un peu de viande bouillie et un biscuit par homme .. et par jour.

Je vous ai dit que, dès le 15 mars, les 1,600 hommes bloqués dans Ekowe ne touchaient plus qu'un biscuit par jour, avec un peu — très peu — de viande bouillie.

Pendant les cinq derniers jours du mois, la viande avait totalement disparu. Tous les bœufs étaient mangés. Il en est résulté que tous les travaux de force devaient être exécutés à bras, alors que la vigueur de chaque homme, mais surtout celle des Anglais, était singulièrement diminuée par le régime auquel nous étions soumis.

Pour remuer un de ces lourds chariots qui avaient amené à Ekowe nos provisions et nos rechanges, il fallait cinquante hommes au moins, *appliqués* aux roues massives, aux saillies de l'énorme caisse, aux timons et aux traits.

Cependant on ne se plaignait pas. Quoique nous fussions sans nouvelles, on ne se désespérait pas de voir apparaître tout à coup la tête d'une colonne de secours.

Depuis le moment où nous avions quitté les bords du Tugela (29 dé-

cembre 1878), le colonel n'avait reçu du quartier-général de lord Chelmsford aucune communication, et nous étions au 25 mars 1879 ; mais avec cette fermeté tranquille qui est dans le caractère anglais, il attendait, se tenant prêt pour une action décisive, les armes bien entretenues, les munitions soigneusement réparties et sagement économisées.

Il est certain que cette attitude résolue et patiente irritait les Zoulous.

Depuis la fin de février, ils ne nous attaquaients plus de vive force, — leurs précédents assauts leur avaient coûté trop cher ; — mais ils resserraient de mieux en mieux le blocus, ils nous interdisaient tout mouvement hors de nos lignes, et nous eûmes une preuve bien curieuse qu'ils connaissaient les usages de nos troupes, sans doute par quelques aventuriers américains que l'on dit exister parmi eux.

Un matin, — je n'ai point noté la date exacte, mais ce doit être vers le 20 mars, — on vint annoncer au colonel Pearson qu'un grand diable de Zoulou tout noir se tenait debout, à cent pas du fort, avec un bout d'étoffe blanche fiché sur la pointe de son assegaie. A quelque distance de lui on remarquait une dépression sensible dans les hautes herbes, sur une assez grande étendue : signe infaillible qu'une troupe était étendue là.

Le colonel fit à son tour hisser le drapeau blanc. On prépara les armes; un lieutenant fut désigné pour s'aboucher avec le parlementaire On lui donna comme interprête un des prisonniers d'Ynnuziani ; le pont-levis fut abaissé; le lieutenant et son garde du corps, que l'on avait prévenu de ne pas essayer de s'enfuir, car il était couché en vue par vingt des meilleurs tireurs, s'approchèrent du sauvage immobile. Celui-ci, en les voyant venir à lui, sembla en proie à une grande irritation. Il accabla d'outrages l'interprête son compatriote et lui demanda pourquoi on ne le recevait pas dans le fort. Sur l'ordre du lieutenant, il lui fut répondu qu'on s'expliquerait bien mieux en plein air. Alors il arracha l'étoffe blanche qui flottait en haut de son assegaie et disparut en quelques bonds. Une bordée de coups de feu salua sa retraite, mais sans l'attteinbre. Nous avons supposé que ce faux parlementaire, choisi parmi les chefs les plus intelligents de sa nation, avait la mission d'étudier, sous un prétexte frivole, les approches du fort et ses défenses.

Cependant il résultait des calculs de l'état-major que, si la nouvelle de notre marche vers Ekowe et du blocus de cette position était parvenue jusqu'à lord Chelmsford, le moment approchait où le général en chef pourrait venir à notre secours. A vrai dire, ce moment était même passé; mais ne pouvait-on admettre que nos ennemis, dont nous connaissions maintenant la valeur et le nombre, eussent retardé la marche d'une colonne de secours ?

A partir du 25 mars, à l'aube et au crépuscule, le colonel fit régulièrement tirer de la position la plus élevée du fort, quelques fusées, qui éclataient à plus de trois cents mètres en l'air, et qu'on devait apercevoir de fort loin.

Pendant trois jours, pas de réponse. En revanche, cette pyrotechnie produisit un grand effet sur les Zoulous prisonniers, qui donnèren de grands signes d'étonnement et de respect en la voyant.

Le 30 mars, au soir, nous crûmes apercevoir vers l'est une fusée répondant à la nôtre, sur une cîme assez éloignée.

Nous ne nous trompions pas. Le général en chef, lord Chelmsford, venait de faire camper le gros de ses troupes à quelque vingt milles d'Ekove, et le colonel Wood, avec l'avant-garde, s'était approché jusqu'à douze milles de nous.

Le lendemain, nous étions délivrés. Les Zoulous, après une attaque

infructueuse contre le camp principal, après un échec plus meurtrier encore subi devant les lignes du colonel Wood, nous laissèrent le champ libre. Quelques attelages que nous reçûmes au fort, nous permirent d'enlever dans sept chariots avec les malades ce qui restait de munitions et de biscuits. Les autres furent détruits et brûlés.

Nous avions perdu, pendant les soixante-cinq jours de siége, 35 soldats et 5 officiers. Mais il y avait eu beaucoup de malades et de blessés.

Nous reprîmes le chemin du Tugela, où j'arrivai pour ma part le 7 avril, avec un détachement de volontaires. Le colonel Pearson nous avait donné à tous des certificats fort honorable. Le mien constate que je me suis rendu utile au fort, non seulement par ma coopération aux sorties et à la lutte armée contre les assaillants, mais grâce aussi à la science de boulanger dont j'avais fait preuve.

Le fait est que nous avions bien de la farine mais pas de *baker*. Les Zoulous prisonniers m'aidèrent, et, grâce à leurs intelligents services, j'ai pu fournir pendant quelques jours du pain mangeable à l'état-major et au hommes. Mais, hélas ! mes fonctions ont été bien vite réduites à rien. Le moyen de travailler du biscuit !

Je passe rapidement sur les péripéties du retour à Natal. Elles n'ont qu'un intérêt personnel que vos lecteurs ne partageraient sans doute pas.

Je suis revenu chez moi juste au moment de l'arrivée du fils de Napoléon III.

J'aurais peu de choses à vous dire de lui, si les moindres actes d'un « prétendant » n'avaient quelque importance aux yeux de ceux qu'il *prétend* gouverner un jour.

Je vous dirai donc que les divergences politiques n'existent guère chez nous, et que le jeune prince a été salué comme Français par une foule de gens qui ne lui auraient certainement pas donné leurs votes s'ils avaient vécu en France.

Il nous a donné la main à tous en débarquant. Il était en excellente santé. Il portait le costume civil. J'ai entendu faire auprès de moi cette réflexion que c'était « comme un reporter sans journal. »

Il a voulu descendre, à Maritzbourg, avec ses deux domestiques, dans un hôtel occupé par le général en chef. On l'en a empêché par des raisons de convenance. Simple attaché à l'état-major, il ne convenait pas qu'il eût le même domicile que son chef temporaire.

On en a beaucoup glosé. C'est un simple détail de discipline. F.

De nouveaux renforts viennent d'être expédiés au Cap par l'Angleterre pour combler les nombreux vides faits par la maladie dans les colonnes expéditionnaires contre les Zoulous. L'état-major du général Chelmsford cherche le point faible de la frontière du Zoulouland avant d'entreprendre de nouvelles opérations. Le souverain de ce petit Etat vient de brûler son kraal royal afin de supprimer toute espèce d'objectif à l'ennemi, de l'obliger à disperser ses forces et pour pouvoir lui faire une guerre de partisans. Enfin, vu le désaccord complet qui existe entre sir Bulwer, gouverneur de Natal, et le commandant en chef des troupes anglaises, lord Chelmsford, désaccord que l'autorité de sir Bartle Frere n'a pu faire disparaître, le général-major sir Garnett Wolseley, gouverneur militaire et civil de Chypre, vient d'être envoyé dans l'Afrique australe avec pleins pouvoirs.

On affirme que le gouvernement anglais a donné à sir Garnet Wolseley, qui part pour Natal, l'ordre de provoquer, dès son arrivée, une consultation de la part des autorités médicales, afin de savoir s'il ne convient

pas de faire immédiatement embarquer pour l'Europe l'ex-prince impérial (Napoléon) sur l'état de santé duquel le conseil de l'amirauté a reçu les renseignements les plus alarmants.

L'ex-prince impérial, remplissant volontairement les fonctions d'aide dans l'état-major du général Chelmsford, le gouvernement anglais ne croit pas devoir prendre la responsabilité des suites que pourrait avoir pour ce jeune homme un plus long séjour dans un pays dont le climat semble devoir lui être promptement funeste.

—

On télégraphie de Capetown, 14 mai, que le camp du colonel Wood a été transféré de Kambula au Queens Kraal, près du fleuve White Umbolosi, afin de faciliter les opérations qu'il doit conduire de concert avec le génétal Newdegate.

Des convois passent constamment entre le fleuve Tugela et les forts les plus avancés. Cependant on aperçoit rarement les Zoulous.

L'état sanitaire des troupes n'est pas satisfaisant. Le quartier-général a dû être établi à Utrecht.

Sur les travaux de topographie en Allemagne.

Une récente brochure du lieut.-général von Morogowicz, chef du bureau topographique à Berlin, vient de donner sur la méthode qui préside aux différentes opérations géodésiques et topographiques en Prusse, et le soin avec lequel elles sont poursuivies, des renseignements fort intéressants dont nous extrairons les indications ci-après :

L'introduction traite de la nécessité qui s'impose à tous les Etats civilisés d'avoir des cartes exactes du pays au point de vue administratif, industriel, agricole et militaire. Les cartes qui répondent aux trois premiers besoins doivent être des cartes de détail dont l'échelle varie du 1/500 au 1/5000 ; les cartes topographiques nécessaires au service militaire n'exigent pas les mêmes détails sous le rapport des constructions et des cultures, et leur échelle doit être du 1/20000 ou 1/30000.

On pourrait, à la rigueur, prendre plusieurs cartes de détail à la même échelle et les assembler, en les réduisant, pour en faire des cartes topographiques. Tous les Etats de l'Europe, à l'exception de l'Angleterre, ont reconnu la nécessité d'avoir un service topographique spécial, indépendant du cadastre, profitant de ses travaux quand ils existent, et en ont confié l'exécution à l'état-major général.

C'est en 1816 que l'état-major général prussien fut chargé de la confection des cartes ; Müffling lui donna sa première impulsion, et jusqu'en 1865 environ, tous les travaux entrepris se ressentirent de l'insuffisance de la triangulation préparatoire et du personnel technique.

En 1865, à la suite d'une conférence à laquelle avaient pris part des délégués de tous les ministères, il fut décidé que la section trigonométrique de l'état-major général serait agrandie et deviendrait le bureau de la triangulation du pays.

Le personnel de ce bureau comportait :

1 général-major chef ; 1 officier supérieur directeur ; 5 capitaines ; 8 premiers et deuxièmes lieutenants ; 24 chefs-artificiers et artificiers de l'artillerie.

Ce bureau devait, dans les six anciennes provinces de l'Etat prussien, obtenir *dix signaux* en pierre par mille carré et déterminer en outre trigonométriquement tous les points dont le profil permettait une détermination exacte, tels que tours, cheminées, etc.